

## LE SECTEUR DE CHOMOÏ.

Au petit jour d'une journée prometteuse de beau temps, nous remontions le Mékong pour une étape de 140 kilomètres. Nous laissons Vinh-Long au sud, le Lieut nous guidait au ras des berges pour couper court et ne pas prendre le gros courant. Les derniers kilomètres furent très longs, le débit était ici un des plus importants du delta. La nuit était là, à la fin de l'amarrage des deux engins. Le petit appontement était en très bon état, nous étions à deux pas de l'enceinte de Marine Chomoï. C'était un poste avec un grand pylône, la majorité des marins avaient la spécialité de radio, ce devait être un relais. Leur « Bidel » était moins gros et surtout moins bruyant que celui de Courbet. Le lendemain, nous avons eu la visite de Monsieur l'Administrateur : très grand, mince, chemise et short blancs (je ne l'ai jamais vu habillé autrement, même dans les quelques opérations, qu'il effectua avec nous, il était toujours vêtu de blanc). Dans ma petite tête de quartier-maître mécanicien, je lui donnais les fonctions de Sous-préfet du district. Nous étions à 200 kilomètres de Saïgon, une trentaine de kilomètres de Long-Xuen sur le Bassac et une soixantaine de Chaudoc à la frontière du Cambodge (Par voie d'eau). En dehors de la base, la protection était assurée par des supplétifs, gros village avec une place du marché. Une partie de Chomoï s'étalait sur la berge opposée, un point bien centré avec cet important centre de communications. Après quelques mots de bienvenue, Monsieur l'Administrateur avait conclu :

«Vous allez pouvoir faire du bon travail».

Nous avons effectivement eu de bons moments entre nos «escapades» avec ou sans Dinassaut.

L'arroyo permettait de rejoindre Long-Xuen rapidement sans aller affronter le gros courant de la jonction Bassac - Mékong. La zone n'était pas trop sûre, dès que l'on dépassait la petite chapelle. Un matin, le LCT nous a amené une Compagnie du 4e RTM. Le lendemain, le Colonel Redon officialisait son passage par une petite cérémonie avec ses gens et notre section sur l'appontement. Il nous avait présenté à l'Administrateur :

«Et voilà mes marins».

Puis il est reparti vers Long-Xuen. Nous en avons déduit qu'il prenait la région en main, nous devions le revoir très souvent.

Un matin, nous avons embarqué une section du RIC avec deux mortiers de 81 mm, des munitions avec relais et plaques de base améliorées pour pouvoir tirer très loin. La mission était de s'approcher au plus près d'un hameau et de le bombarder. Nous descendions l'arroyo pendant une petite heure, nez à la berge, nous aidions nos collègues à débarquer leurs matériels. Le Lieut nous autorisait à roder autour sans trop s'éloigner. A quatre, nous débouchions sur une grande clairière avec une grande résidence couleur sable au centre. Après en avoir fait le tour, nous décidions d'entrer dans la cour. La bâtisse comprenait quatre bâtiments en carré d'une vingtaine de mètres chacun, les façades suintaient d'humidité, le bâtiment d'en face était surélevé d'un étage, au niveau de chaque ouverture des traces d'incendie confirmaient l'état d'abandon. L'espèce de petit

préau circulaire était sombre et encombré. Notre petit tour étant terminé, nous allions tourner les talons lorsqu'un collègue s'exclamait :

«Il y a un mec».

Effectivement, au fond du péristyle, une personne était accroupie. Avec précautions en deux groupes, nous nous sommes approchés de cette personne assise par terre. Le monsieur était très âgé, cheveux blancs et une certaine distinction, il nous accueillait dans un excellent français :

«Bonjour messieurs».

Derrière lui, il y avait un entassement de noix de coco, de vieux bouquins, et devant lui à droite et à gauche, sur des semblants de coussins, des décorations. A nos questions, il disait être seul à faire du bien dans son voisinage (on aurait dû réaliser que les voisins ne devaient pas être encombrants). Il connaissait bien la France pour y avoir fait ses études. Un collègue discernait une décoration bleue : Mérite agricole, Palmes Académiques ? Entre d'autres Il me semblait reconnaître la Croix de Guerre 14-18 de mon grand-père ? Nous avons harcelé le vieux monsieur pour venir avec nous, nous avons même de la place pour transporter ses bouquins et le reste. Devant le refus à toutes nos propositions, c'est avec politesse que nous prenions congé pour retrouver les berges de l'arroyo. Nous avons rendu compte à notre Lieut en lui précisant qu'il n'aurait jamais autant de «bananes» (décorations) en fin de carrière. Nous en restions là, il fallait des bras pour rembarquer les mortiers de nos marsouins. Sur le chemin de retour, nous avons un cours et commentaires techniques sur les mortiers et la meilleure procédure pour la mise en service de notre tromblon de 60 mm.

A notre arrivée, il y avait du monde sur l'appontement, les résultats de tous les tirs en longue distance n'était paraît-il pas évident à la mise sur pied de l'opération. Les matériels étant à terre, les groupes regagnaient l'accès au poste, notre Lieut informait l'Administrateur.

«Nous avons fait connaissance d'un ermite à moins d'un kilomètre au sud de notre beaching, un lettré avec décorations.....»

L'administrateur revenait sur nous en courant, questionnant circonstances, description exacte du monsieur, les réponses affirmatives provoquaient la joie de l'Administrateur qui rappelait d'urgence deux groupes de combat et ordonnait le démarrage immédiat de nos moteurs.

«On tient le chirurgien des Viets».

Appareillage en catastrophe, deux ou trois méandres avant notre beaching du matin, nous frôlions les berges et les grands arbres pour atténuer le bruit de nos moteurs. Les portes s'ouvraient, les groupes bondissaient sur la berge, Georges Maurrage pour guide et l'Administrateur dans sa foulée. L'attente fut longue, sans bruit et sans prisonnier nos deux groupes de combat remontaient à bord. Résidence vide, le tas de noix de coco était toujours là bas avec les bouquins, l'ancien avait déménagé avec ses décorations. Le «Vieux Monsieur» était paraît-il un bon docteur et chirurgien renommé. Pour démanteler le service de santé de la pointe de Chomoï tout était à refaire.

## CHAUDOC.

Pendant une dizaine de jours nous devions jouer les utilités pour les supplétifs et la compagnie de garde de Chomoï. Longues patrouilles, petites opérations, mais sans tir pour nous. Une de ces sorties s'était mal terminée. Nous suivions un groupe en progression à la pointe de Chomoï, un temps breton, visibilité très moyenne, nos ponchos ruisselaient, même le singe avait froid. En fin d'après midi, le groupe se repliait pour rembarquer et comme cela se déroulait souvent, les derniers essayaient des tirs.

Un des serres file se faisait attaquer à l'arme blanche, grosse ouverture à l'épaule, retour des collègues sans pouvoir saisir l'assaillant. Nous avons inauguré notre trousse de premiers soins, mais les gens de la compagnie de garde officiaient.

A notre retour à Chomoï, le blessé était dirigé sur Long-Xuen.

Pour changer d'air, COMAR-MEKONG (Commandement Marine Mékong), nous ordonnait de rallier Chaudoc à 45 kilomètres au nord, ce qui était fait à peu près cinq heures. Le Bassac est un très beau fleuve lui aussi. Chaudoc est à environ 5 kilomètres du Cambodge et était à l'époque une petite ville ayant une grande activité économique, commerce et pêche. Nous trouvions là, une section de LCA, elle aussi de passage mais à la veille de son retour sur Mytho. Ils avaient opéré dans le secteur, et le problème était de savoir dans ce dédale de canaux quand est ce que l'on quittait la Cochinchine. La recommandation pratique de nos prédécesseurs était :

«Quand il y a des bonzes sur la berge, vous êtes au Cambodge».

Il faut dire qu'en Cochinchine hors les zones d'activité, personne ne flânait le long des canaux.

Nous avons patrouillé sur le canal de Tang-Chaü sans déboucher sur le Mékong, la région avait l'air relativement paisible. Depuis quarante huit heures, seuls représentants la Marine Nationale, on ne parlait plus d'opération, on se croyait presque au Cambodge.

Et le Lieut avait claqué des mains :

«Demain reconnaissance précise des ponts au sud de Chaudoc, sur la R.C (route coloniale) rive droite à chaque passage d'arroyo allant vers l'ouest».

De la rive droite du Bassac, au golfe du Siam (aujourd'hui golfe de Thaïlande), il y a environ 70 kilomètres de rizières avec trois canaux principaux et trois petits massifs montagneux à mi-chemin. En 1948, région calme, mais traversée par des personnels et matériels en direction de la pointe de Camaû, on ne parlait pas encore de la piste Hô-Chi- Minh. En une journée, sur une trentaine de kilomètres, tous les ponts et passerelles ont été référencés : largeurs des arroyos et ponts, hauteurs d'eau et d'air sous les ponts à l'heure exacte des

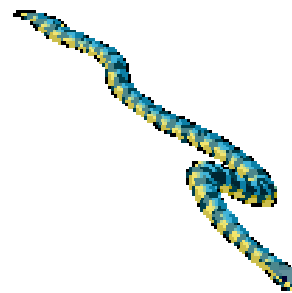
relevés. Il allait se passer quelque chose dans l'Ouest. Nous comprenions aussi que la zone n'était pas vraiment calme.

A côté de chaque pont ou passerelle, il y avait un poste armé par le RIC. Petite surface protégée par les fameux bambous acérés, barbelés, grosse tour en briques avec meurtrières et pont levis pour accéder au sentier menant sur la berge, l'appontement et les latrines sur pilotis. A notre arrivée, les militaires sortaient heureux de voir du passage.

Tout ce monde vivait dans ce petit espace, marsouins, supplétifs, femmes, canards, cochons. Nous visitons la «première forteresse» ou entre autre, la nuit, pour satisfaire les besoins naturels il fallait ruser pour baisser le pont levis sans bruit. L'encadrement de l'unique accès à l'édifice portait les traces des cartons nocturnes. Du haut de leur donjon, les marsouins nous montraient les gens en noir travaillant dans la rizière et d'autres gens ne faisant pas partie du monde agricole.

A la troisième ou quatrième prise de mensurations, nous avons mis le nez dans la verdure, nos deux engins à couple, le max de monde sur les plats-bords pour guider nos boscos barreaux.

Au moment où les grosses branches nous repoussaient, un gros serpent gris cerclé de noir tombait à l'intérieur du 133, porte fermée. Bousculade pour dégager l'avant, l'un des nôtres montait sur l'avant du toit pour suivre les évolutions du reptile de 60 cm de long. Ordres, conseils fusaient : approchez au plus près des arbres, décollez la porte. Nam s'était porté volontaire pour descendre dans la cuve, taper sur le parquet à partir du fond pour lui faire



quitter la cale. Nos collègues marsouins de l'autre côté se proposaient en criant de venir nous aider sans savoir la raison exacte de la panique à bord. Lorsque le reptile avait bien voulu passer la porte, c'était la grosse rigolade vite communiquée aux occupants du «château fort» alignés en surcharge sur les petites planches d'accès à l'appontement et aux latrines. Dans la nuit, l'Etat – Major avait plus de caractéristiques sur les ponts au sud de Chaudoc que sur les sièges inoccupés la nuit précédente à l'Assemblée Nationale pour le vote des budgets de la Défense..

Puis tout est allé très vite, le surlendemain en fin de nuit, nous passions sous le pont enjambant l'arroyo qui nous était attribué. LCI, LCT, les deux Dinassauts étaient sur le Haut-Bassac. Les marsouins du fortin tous sur la berge, pour eux ce jour là, il y avait Revue Navale. Avec notre section de tirailleurs, nous avons investi le premier hameau. Ce hameau comprenait une dizaine de paillotes et une bâtisse en brique. En attente, nous nous intéressions à l'occupation du terrain par OUFKIR et les gens du 4ème RTM, la mise en arrestation de deux prisonniers et le contrôle de la berge ou dans quelques minutes un LCM allait «vider» la deuxième vague. Sous le petit pont, un gros LCT se faufilait avec le complément destiné à faire route à l'ouest. Notre Lieut piaffait de passer à la seconde phase de l'ordre de marche.

Au bout d'un quart d'heure l'ordre de partir en pointe, était donné, c'est à plein régime que nous nous échappions soleil levant dans le dos. Très vite nous étions sur les fuyards, ils étaient étonnés que nous leur demandions de se

mettre à la berge en attente. Plus tard, le Lieut demandait de tirer au 20 mm le plus loin possible en direction de sampans qui allaient nous échapper. Ceux que l'on dépassait imploraient les mains jointes, désespérés de sentir que derrière nous les deux berges allaient rapidement être occupées. A un moment, le Lieut avait demandé de faire demi-tour pour revenir sur un gros sampan pour contrôle. Avec Bertrand, nous sautions sur l'esquif à peine stabilisé, regard à l'intérieur : un désastre. Tout l'abri recouvert de chaume était criblé d'éclats, l'homme et la femme couverts de points rouges, la mère pleurait moins fort que l'homme, mais le bébé qu'elle embrassait était dans le même état. La mère avait découvert la poitrine du «gnio» où une plaie de trois centimètres ne saignait pas, il gémissait, surtout inquiet de nous voir là dans «sa maison». Nous avons nettoyé les petites plaies du « gnio » au mercurochrome, les tampons servaient ensuite pour la mère et le père.

Près du cœur, autour de la plaie, on ne palpait pas de point dur, il avait certainement mal mais nous regardait, cessait de gémir l'air un peu rassuré.

Nous avons versé un sachet de sulfamide, une gaze et un de nos pansements individuels. Nam avait fait l'interprète : derrière nous une colonne arrivait avec docteur et infirmiers et eux reprendraient les soins.

Nous sommes repartis en essayant de reprendre le temps perdu. Après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres, à droite deux collines émergeaient de la rizière, Nam disait que c'était les deux éléphants. A la jonction avec des gens du RIC, le village en vue s'appelait Tri-Tôn.

Très mauvaise journée, moral bas, repas de midi houleux, nous étions culpabilisés par l'incident du matin. Il y avait eu une «bavure» qui n'aurait pas eu lieu si l'ordre de partir en avant sans attendre avait été respecté.

Le Lieut, une fois de plus, nous avait démontré qu'il était l'arbitre, il fallait même exécuter les contres ordres. Il «arrondissait» tous les angles, on leur apprenait quand même beaucoup de choses dans cette Ecole Navale. Il fallut faire demi-tour, la Colo restait sur place. Au soir, sur le chemin de retour nous avons retrouvé le gros sampan, avec le Lieut nous avons tous à tour de rôle, sautés à bord. Le père et la mère sanglotaient moins, le gnio dormait, mais ils lui avaient retiré les deux pansements, le nôtre et celui d'un

« toubib en kaki », la poitrine du gnio était entourée d'une grosse feuille de bananier avec un mélange de riz bouilli et boue. Quelle vacherie le règlement des différents nationaux et internationaux

# SECTEUR: CHOMOI - CHAUDOC - LONG-XUEN.



- ++ Frontière.
- Route RC.
- Fluve.
- Canals - Arroyos.
- ⊙ Agglomération.

- ⊙ Canal de Chomoi à LONG-XUEN.
- ⊙ Opération avec 133 sans batterie.
- ▲ Zone du Sampan avec l'enfant blessé.
- ▼ Point Extrême de l'avancee.
- \* Canal de TÂN-CHAU.

## RETOUR SUR CHOMOÏ.

Quelques jours plus tard, nous étions à notre appontement de Chomoï.

La reprise du train-train quotidien, descente du canal jusqu'au Bassac et retour, quelques opérations de la journée avec la compagnie de garde et ses supplétifs. Nous avons passé plus d'une semaine à dormir nos nuits pleines.

Un après-midi, nous faisons un brin de sieste, portes ouvertes, le patron en murmurant nous demandait de constater ce que notre singe Kiki préparait.

Sur la porte, l'animal avait aligné une boîte de macédoine et une boîte de petits pois. Sans éclaboussure et sans bruit, Kiki contrôlait la flottabilité des conserves. Il faut dire que depuis quelques temps, il s'avérait que de la nourriture «s'évaporait». Nam était même soupçonné par un ou deux membres de la section.

Aussitôt, Kiki malgré ses protestations était malmené par son tuteur Bosco avec promesses de sanctions.

Un matin au retour de patrouille, nous étions informés du passage et du mouillage d'un aviso pour nous ravitailler en gas-oil. L'accostage à cet aviso était un spectacle pour son équipage, il fallait voir les précautions prises pour la disposition des défenses (Ballons de cordes tressées amortissant le frottement des coques). Deux «caisses à savon», peintes en noir, arrivant sur un vaisseau immaculé dont les défenses sont blanchies au lait de chaux, ça fait deux unités de la Marine Nationale de conditions différentes. Amarrage terminé, notre Lieut allait présenter ses civilités au Pacha de «la Boudeuse». Le transfert de gas-oil étant en cours, le Capitaine d'Armes de l'avisos s'approchait et interpellait Descamps et Delplanque en shorts noirs et torses nus :

«C'est peut-être la nouvelle tenue de la F.A.I.S.» ?

Descamps qui avait le réflexe répondait :

«Nos excuses Cap'taine d'Armes, on se réveille».

Le «Capitaine d'Armes» menaçait :

«De ce pas, je vais voir votre Commandant».

Réplique du matelot mécanicien :

«Pas la peine Cap'taine d'Armes, ici on a tous le même pyjama».

Au largage des amarres et après demi-tour, alors que nous remontions le long de l'avisos, le sifflet de «la Boudeuse» demandait le garde à vous tribord, nous avons dû en réponse rectifier la tenue. Nous étions en contemplation de la présentation du bateau et de son équipage. Chacun de nous, Lieut compris, réalisons que nous étions peut-être les Manouches des rues Royale et Florentin réunies\*.

La deuxième ombre à cette matinée, nous n'avions toujours pas d'huile pour effectuer la vidange de nos diesels.

\*Rues Royale et Florentin : le ministère de la Marine a sa façade principale sur la place de la Concorde avec rue Florentin au levant et rue Royale au couchant.

## LONG-XUEN .

Un matin, au retour de patrouille sur le canal le Lieut était revenu à bord pour nous annoncer qu'il avait accepté de séjourner à Long-Xuen une semaine.

Séjour permettant le renouvellement d'huile de nos moteurs. Nous étions bien au-delà de la périodicité, on avait du goudron liquide au retrait de nos jauges. Il devait même être possible de changer nos filtres d'huile, l'armée de terre ayant là-bas sur certains équipements des moteurs identiques aux nôtres.

Notre première journée à Long-Xuen fut donc nécessaire pour revoir tout ce qui nous manquait. En plus de nos filtres, nous avons acheté chez le chinois une courroie de transmission pour notre pompe d'épuisement.

Depuis quinze jours, on éclusait la dizaine de casques lourds par jour, et je n'ai pas compris à l'époque, comment le patron justifiait cette dépense imputée sur de la nourriture.

Nous avons renvoyé l'ascenseur par une opération d'une petite semaine au nord-ouest de Long-Xuen.

Nous ne connaissions pas le but réel de l'opération.

Le troisième jour, Descamps (un fouilleur de première) découvrait sous la végétation un assez gros sampan équipé d'un moteur. Il était prêt à monter à bord et fort heureusement fut arrêté par les cris d'un sous-off du RIC. Le moteur était piégé par deux grenades défensives. Le dernier jour, nos collègues marsouins saisissaient dans un hameau, deux fourneaux de forge avec des moules pour balles de 7 mm. Sur les volutes des ventilateurs on pouvait lire «AIR et FEU ARGENTEUIL. Les gens du RIC pensaient que ce matériel était en cours de transit, vers le sud, quant au sampan motorisé, il était connu pour avoir effectué de la piraterie contre le trafic fluvial du Bassac.

Au cours d'un après midi, nous avons la visite d'un groupe d'officiers de l'Armée de terre, de Vietnamiens en civil et d'une dame enceinte accompagnée de son garçon de quatre ou cinq ans. Avec ce beau monde et un groupe de combat, nous remontions notre canal de Chomoï.

Nous beatchions dans une courbe et sous protection de nos 20 mm, nos passagers rejoignaient à une cinquantaine de mètres une grande paillote avec son mat. Nous étions revenus trois jours de suite sur ce lieu de rendez-vous.

La dame toujours vêtue à l'Européenne comme son fils avaient droit à tous les égards. Quelques jours plus tard, le LCI accostait à l'appontement pour faire route le lendemain accompagné de notre section et deux ou trois petites jonques. Au rendez-vous habituel, nous arrivions en pleine fête, un peloton d'une douzaine d'hommes armés de dix armes différentes en shorts noirs ou pantalons et torsos nus présentaient les armes. Les officiels entraient dans la paillote, sur le LCI et nos LCVP nous restions au poste de combat.

Les rafraîchissants ayant dut être vite consommés, on sortait, serremments de mains, un drapeau tricolore montait en tête de mat. Nous quittions la zone, le LCI rentraient sur Long-Xuen, nous prenions la direction de Chomoï. La dame et son fils n'avaient pas rembarqué, les jonques n'avaient pas quitté la berge. A notre arrivée, l'Administrateur en blanc nous accueillait, nous informait que son



district avait obtenu la réédition d'un chef Hoa-Hao, les jonques transportaient des armes et munitions de chez nous.

Quelques jours plus tard, nous étions plus surpris que fiers de lire dans CARAVELLE (l'hebdomadaire du Corps Expéditionnaire).

«...des éléments de la 4e Dinassaut ont capturé une fabrique de munitions et un canot automobile dans la zone Viet-Minh du Bassac.»

Au bout de notre zone de patrouille, nous avons entendu un matin une canonnade. Le chef Hoa-Hao était paraît-il repassé de l'autre bord. Le nécessaire avait été fait pour que le chef famille et bande n'aient pas trop de «bagages» pour passer à la dissidence.

Comme de vieux routiers, nous descendions donc ce canal tous les jours à trente minutes près. Cette vieille habitude n'étant pas prudente, devait faciliter le travail du groupe d'intervention et de la Sûreté vietnamienne. Nous comprenions la raison de cette présence inhabituelle en entendant des bribes de discussion. Il fallait éliminer un chef de bande, de comité d'assassinat etc.

Dans la cinquième ou sixième boucle après Chomoï, nous étions au ras de la berge, vitesse habituelle, groupe d'intervention et gens de la Sûreté vietnamienne assis en fond de cuve. Trois paires de jumelles fouillaient la berge opposée, pour nous comme d'habitude nous faisons des signes de mains au garçon qui devait vivre là tout seul avec sa mère dans cette paillote sur pilotis.

Les veilleurs affirmaient : «Il est là». Après avoir perdu de vue la paillote dans la boucle suivante, les veilleurs précisaient : «Il nous a surveillé sur deux fenêtres différentes, il est rassuré pour une petite heure ».

La section a fait demi-tour, nous sommes venus sur l'autre rive, le 134 a débarqué son groupe de combat puis nous remontions au ralenti, au ras des arbres pour le bruit. Au débouché de la boucle, aucune animation, nous restions au ralenti. Lorsque la porte s'est ouverte sur la berge, le garçon descendant l'escalier de bois s'est mis à crier, il y eu de l'agitation dans les embrasures des portes et fenêtres, le groupe du 134 débouchait dans la clairière sur l'arrière de l'habitation. Il y avait des cris, quatre ou cinq tirs et le bref silence était rompu par les cris de la dame et les pleurs du garçon. Pour ce garçon, son enfance se termina ce jour là ; depuis quelques temps il avait de la sympathie pour les bateaux noirs, nous faisons tous les jours des signes d'amitié, il répondait spontanément, pour nous tous ce fut aussi un mauvais épisode.

Au cours des expéditions en zone incontrôlée, nous avons récupéré deux beaux fauteuils en bois avec accoudoirs, siège et dossier très confortables. Sur chaque engin, le siège était installé sur le capot moteur. Le Lieut ne l'utilisait pas, mais lorsque le bosco se vautrait en barrant avec le pied gauche, on l'appelait Commandant. Puis nous avons «adopté» deux gros cochons noirs, des gros à plus de quatre-vingt kilos. Ils étaient parqués sur le 134, imposants, parfois bruyants. Personne ne couchait dans la cuve, nous dormions tous sur le 133, lits picots sur le toit et sur la porte en position ouverte. A la réception de l'ordre de faire route sur Long-Xuen, ils n'étaient toujours pas vendus, le 134 faisait arche de NOE avait dit le Lieut.

C'est vrai qu'un ennui n'arrive jamais seul, à l'appontement de Long-Xuen il y avait le LCI. Nous avons accosté 133 à couple du LCI, 134 à notre extérieur tribord. Les deux patrons partaient faire les vivres mais l'urgence était la vente

des cochons Le Lieut revenait à bord pour nous annoncer que le lendemain nous passions tous à la Chambre\* devant le Pacha de la Dinassaut.

Le Lieut attendait le retour des patrons pour connaître le résultat de l'opération commerciale (il fallait en urgence se débarrasser des deux gorets). Au retour des deux responsables relations extérieures, la quatrième catastrophe se précisait. Le chinois prendrait les cochons le lendemain matin à sept heures trente.

Après le dîner, nous avons formé un conseil de guerre, nous complotions dans la nuit pour définir les manœuvres à effectuer afin que le transfert des bestiaux se fasse dans la plus grande discrétion. Le lendemain, à sept heures trente, la 13e section de LCVP avait terminé ses ablutions sur la porte du 133, le Chinois arrivait avec deux gros sampans et de la main œuvre, nous ouvrons délicatement la porte du 134. Les gorets, c'est bien connu, n'aiment pas l'eau, tout était murmure, on les suppliait même en poussant pour passer de la porte aux sampans. Ces bons cochons habituellement bruyants comprenaient eux aussi qu'il devait y avoir du silence dans les rangs. Les deux cochons étaient en équilibre sur les deux esquifs, le Chinois passait la petite liasse de piastres à Gintric lorsque du haut de la passerelle tribord du LCI, le Capitaine de Corvette Rossignol commandant la Dinassaut 4 lançait :

« On ne fait plus le retour à la ferme ».

Kiki notre singe passait dans les bras du citoyen de l'Empire du milieu, il était lui débarqué pour filouterie d'aliments, mais en fait avait servi à atténuer les décotes que le commerçant énumérait lors de la transaction.

Trente minutes plus tard, nous étions dans la coursive d'accès au bureau du Pacha.

Beaucoup d'appréhension. A la sortie, nous étions tous de très bons garçons, notre carrière militaire se présentait bien, il ne nous avait fait aucune allusion au sujet des cochons et du singe.

\*Passer à la Chambre ! A cette époque, le Corps des Equipages de la Flotte était noté tous les six mois. Nous avons deux notes sur vingt, travail et discipline. Le total s'ajoutait aux chiffres du semestre précédent. Pour chaque grade, il fallait un certain temps de service à la mer pour être proposé. Tous les trois mois, en fonction des besoins de chaque grade dans chaque spécialité une note de seuil était fixée par la Direction du Personnel. Pour les spécialités « encombrées » le nombre de points était donc très élevé, et l'accès au grade supérieur se concrétisait à un âge très avancé. Il n'était pas rare d'entendre de vieux briscards se définissant ainsi :

« Est proposé, a le nombre de points, n'attend plus que la signature du Ministre (le secrétaire d'Etat à... n'était pas usité).

## RETOUR RAPIDE SUR LA RIVIERE DE SAÏGON.

Une soirée s'annonçait tranquille, le Lieut arrivait avec son matériel nécessaire. (A Chomoï, il était hébergé pour la nuit à moins de vingt mètres de l'appontement).

Au confluent canal et Mékong, le LCI était là. Prise de remorque et départ destination inconnue. Nous passions devant Sadec, on descendait. Avant Vinh-Long, nous dormions déjà. En fin de matinée, nous étions au Nha-Bé, le LCI nous larguait pour remonter la rivière de Saïgon ou nous arrivions vers dix-sept heures au port de commerce.

En attente du contact avec une vedette de Comar-Mékong, nous comptons les Liberty-ship à quai ou en mouvement, il nous était interdit de contacter qui que ce soit. Vers vingt heures, la vedette nous «confiait» un Enseigne et continuait plus bas. Le jeune officier nous expliquait rapidement ce que serait la nuit prochaine.

Demain en matinée, le porte-avions «ARROMANCHES» arrive à Saïgon. Il n'a pas ses avions à bord, mais beaucoup d'essence et de munitions etc....Demain matin, de la mer aux quais de commerce, tout ce qui flotte doit être à la berge. S'il y a refus, «on coule».

(Je pense pouvoir affirmer que le jeune officier était l'Enseigne de Vaisseau de 1<sup>ere</sup> classe Langlais, surnommé « C'est LANGLAIS que j' m'appelle » )

Notre section avait la berge ouest jusqu'à l'embouchure au Donnaï, une autre section avait la berge opposée. Du Nha-Bé à la mer, d'autres unités allaient sécuriser la voie d'eau. Notre secteur était d'environ vingt kilomètres. Nous avons été confrontés à toute cette population embarquée avec ou sans famille survivant, là au jour le jour, même si le gros de la pêche s'effectuait de nuit. Nous avons abrégé des repas, des débuts de sommeil et d'intimité. Pour l'abordage, c'était comme tous les jours dans le delta, dans un premier temps :

«LAÏ-DAÏ» (Approchez, venez ici...).

Puis suivant la nonchalance de l'interpellé:

«LAÏ-DAÏ...MAULEN « (Venez vite, rapidement).

Pour les grosses jonques ou l'accostage pouvait être dommageable pour nos coques en contre-plaqué blindé c'était :

«Birk» (compris).

«TOÏ» (arrêt...doucement).

«TOC-LAM» (c'est bien).

C'est le peu de vocabulaire vietnamien que j'ai ramené. Lorsque nous mangeons au restaurant vietnamien, de vieux serveurs pourtant nés là bas, ne sont pas tout à fait d'accord avec moi pour les prononciations, il est vrai qu'une langue vivante évolue en cinquante ans et nous n'avions pas trop de temps, la Défense Nationale ne nous avait pas envoyé faire un séjour linguistique.

Une bonne partie de cette population avait compris et se repliait sur la rive, d'autres discutaient et traînaient plus ou moins la pagaie, sur d'autres il fallait

revenir plusieurs fois et être effrayant. Pour d'autres, il a fallu appliquer la dernière partie de l'ordre de mission. Nous ne connaissions pas à l'époque la chanson de SACHA DISTEL :

«Oh qu'elle nuit» !

«L'ARROMANCHES» nous avait croisé, nous descendions au Nhia-Bé. L'armement des tourelles de DCA de chaque côté du pont d'envol était en place, casques lourds, écouteurs etc. Dans le delta les dragueurs de mines, les avisos, les vedettes nous croisant «sifflaient» le garde à vous bâbord ou tribord, là, rien. Nous avons déroulé le tapis rouge, plus rien ne flottait sur quatre-vingt kilomètres. Dans quelques minutes, l'équipage en blanc du PA allait s'aligner sur le pont d'envol et nous, nous allions reprendre la remorque du LCI pour le retour sur Chomoï. Nous avons seulement aperçu les flèches de la cathédrale de Saïgon.